

une glace de cheminée, sous les yeux terrifiés du bonhomme qui avait failli m'arracher une oreille.

On imagine l'émoi, le tapage, l'indignation.

— Misérable ! s'écria mon père.

— Mais, papa, lui répondis-je, c'est des Anglais !...

Dans ma pensée, cela répondait à tout. Henri IV en avait fait bien d'autres...

Ce fut là mon dernier exploit de ce genre. Mon père n'y allait pas de main morte, et ne négligea rien, cette fois, pour me prouver, par des arguments aussi touchants que péremptoirs, que nous étions en paix avec l'Angleterre.

Cet incident détermina un commencement de pacification des esprits dans notre quartier en me reléguant dans les corps de réserve.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

## QUELQUES NOTES SUR HULL

(Voir gravures)

Il n'y a pas de sujet plus d'actualité que celui de parler de la ville de Hull, récemment incendiée. Tous ont lu le récit de la récente conflagration.

Voici quelques souvenirs qui mettront nos lecteurs au courant des terribles calamités qui ont frappé cette intéressante et malheureuse petite ville.

\* \*

L'immense pouvoir d'eau que forme les chutes des Chaudières en cet endroit—à Hull—ne pouvait manquer d'attirer tôt ou tard sur ces rives pittoresques, les regards des industriels et manufacturiers. C'est sans doute ce raisonnement que se tint M. Hull-Philomom Wright en face de ce volume d'eau qu'il voyait accourir pour venir se jeter, avec un bruit assourdissant dans ces gouffres creusés par Dieu. En effet, je crois qu'à part les pouvoirs de Niagara, l'Ottawa ne peut avoir son pareil.

Après beaucoup de vicissitudes et d'ennuis, M. Wright jeta les fondements de cette ville qui s'enorgueillissait à juste titre de sa prospérité. En 1800, on voit le premier radeau de bois flotter sur l'Ottawa. Hull était fondée. C'est ce centenaire que l'on se proposait de fêter au mois de juin. Mais Dieu en a décidé autrement... L'homme propose et Dieu dispose.

Plus tard, de vaillants missionnaires Oblats bâtirent sur le rivage la première chapelle catholique. Cette chapelle fut détruite lors du troisième incendie lorsque le nouveau temple plus spacieux, fut lui-même rasé. Cette vieille relique historique était conservée avec un soin jaloux par les citoyens. Elle fut aussi la première école. A ce temple se rattachaient les noms illustres des Rvds Pères Reboul, Chapenay et Mourrier. De là le culte des citoyens pour cette relique.

Avisez le vieux Canadien que vous rencontrez dans Hull et demandez-lui ce qu'étaient ces prêtres ? il vous dira les larmes aux yeux ce que furent ces saints apôtres de la colonisation. M. Wright lui-même, tout protestant qu'il était, ne pouvait se taire d'admiration et d'éloges à leur égard.

Les œuvres de charité accomplies par ces prêtres sont innombrables. Si Hull possédait ces institutions où la jeunesse allait puiser l'instruction et toutes les vertus chrétiennes qui ont fait de la race canadienne-française ce qu'elle est aujourd'hui : souvenir bien-aimé de l'ancienne mère-patrie, conservation de sa belle langue, elle le doit à ces noms illustres qui sont comme incrustés partout.

Le Père Reboul dota Hull du couvent, sous le contrôle des Sœurs Grises, et du collège dirigé par les Frères de Ecoles Chrétiennes. C'est dans ce collège qui se sont accumulés les pieux souvenirs que je possède.

En 1880, vers la mi-avril, eut lieu le premier grand incendie qui ravagea la moitié de la ville de Hull qui comptait 7,000 à 8,000 âmes. Aujourd'hui, elle compte une population de 12,000 âmes environ.

Oh ! quel souvenir horrible a frappé mon imagination d'enfant !... Quel sinistre effrayant !... J'étais en

classe. Vers les deux heures, des cris : Au feu, au feu, retentissent dans les rues. Le feu venait de se déclarer sur une élévation vers le nord ouest : sous la poussée d'un vent violent, ce ne fut bientôt qu'un brasier immense.

Inutile de dire que l'étude ne fut plus pour les élèves le point capital. Nous contemplions, dans un morne silence, l'épaisse fumée qui passait au-dessus du collège. A un moment donné, la surexcitation fut si grande que le révérend Frère ordonna la sortie de ceux qui demeuraient dans la direction de l'incendie. La classe se vida avec un vacarme épouvantable, chacun voulait voir par lui-même. Quel spectacle ! le ciel nous parut tout embrasé.

Dans la rue, des femmes couraient tout échevelées, appelant au secours ; de lourds véhicules chargés de ménage étaient trainés par des chevaux rendus fous par l'épouvante ; de pauvres mères éplorées appelaient leurs enfants ; tous s'empressaient de sauver ce qu'ils pouvaient de leur humble mobilier. Ajoutez à cela le crépitement sinistre du feu qui dévorait avec une rage surhumaine ce qui se trouvait sur son passage ; une atmosphère suffocante ; les cloches qui continuaient sans interruption de sonner le tocsin, rendant encore plus sinistre le travail destructeur du feu.

La première chose qui me frappa fut de voir la maison de mon grand père en feu : quel serrement de cœur je ressentis !... Il m'a semblé alors voir la fin du monde... Oh ! quelle terrible journée dont le souvenir est encore vivace en moi comme s'il datait d'hier. Je n'eus que juste le temps d'entrer chez mon père et de jeter un regard d'adieu suprême... ma mère m'entraîna hors de l'atteinte de ce terrible fléau. Cinq minutes après, je pus voir la destruction complète de la maison.

L'incendie, commencé à deux heures, avait fini son œuvre à quatre. Plus que des ruines fumantes.

Il était onze heures du soir et ces pauvres malheureux n'avaient pas encore trouvé de gîte.

Nous étions tous assis en silence dans l'endroit appelé les carrières, contemplant le cœur navré ces lieux si chers et qui n'étaient plus. Plusieurs pleuraient : car de tous ces pauvres ouvriers pas un seul n'avait de quoi manger. Souvenirs ineffaçables, combien de fois je vous ai évoqués !... lorsque quelque chagrin m'attristait, je vous revoyais, pauvres mères... Je vous revoyais, pères tendres qui pleuriez vos malheurs...

\* \*

C'est alors que l'on vit la charité bienfaisante venir apporter des soulagements à ces infortunés. Les Révérends Pères, aidés des bons Frères, parcouraient les rues encore fumantes pour donner un abri à tous. Le collège, sous la direction du Frère Mathias, fut changé en logement provisoire, et pendant presque un mois. Des secours s'organisèrent partout ; une excursion partit de Montréal, ayant le bon Père Chapenay en tête ; les gouvernements votèrent des sommes d'argent ; le marquis de Lorne vint lui-même visiter les incendiés et y laissa une aumône.

Hull se releva de ce désastre, et la fortune sourit encore à la petite ville. L'esprit d'entreprise de MM. Eddy, Hurdman et Booth releva le courage : les sombres jours du passé furent vite oubliés.

Quatre ou cinq ans plus tard, un autre incendie ravagea de nouveau la ville, détruisant le Bureau de Poste, qui n'était pas encore terminé.

En 1889, une troisième conflagration éclata, brûlant l'église et le pensionnat des Sœurs Grises. Et enfin cette année, la plus terrible dévastation qui se soit jusqu'ici vue au Canada.

RENÉ SAINTE-FOY.

Le courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme.—VAUVENARGUES.

La sensibilité est un baromètre plus impressionnable mais moins exact chez les femmes et chez les enfants que chez les hommes.

## VILLÉGIATURE

(DEUX AQUARELLES)

I

Gros village achalandé par le tout Montréal "extra select." Il est strictement défendu d'avoir des toilettes légèrement défratchées. Art. I. Code de l'étiquette.

4 heures p. m. — Le soleil décline lentement ; ses rayons arrivent obliques et tremblants à travers le feuillage des îlots. Il fait moins chaud. Sur la grève, dans les joncs, avec de l'eau jusqu'au ventre, des garçonnets sont blottis et n'osent remuer. C'est qu'ils ont entendu un bruit d'aviron ; ils veulent cacher à demi leur nudité aux yeux des belles dames mollement étendues sur les coussins de l'embarcation qui passe. C'est l'heure du bain, ils vont recommencer leurs ébats comme de jeunes canards.

Dans la chaloupe, deux jeunes filles grillent la cigarette. Leurs ombrelles sont de soie, et à travers la gaze de leurs manches on devine les contours d'un bras qui s'arrondit.

Un jeune homme tout habillé de serge blanche, guide l'embarcation et fume sa pipe.

Quelques phrases commencées se terminent par un babillement significatif. Il faut bien tuer le temps, et comme on ne peut pas toujours dormir, à la campagne, on s'amuse ferme !

II

Le même gros village, 9½ heures, p. m. Fête au club. Lanternes vénitienes, décorations et tout le tremblement.

L'hôtel a transporté au club une foule de "gentlemen" frais rasés et très gênés par l'admirable négligé de leur toilette. Des jeunes "miss" pomponnées, enrubannées, parfumées, etc., avec sur les lèvres des sourires de circonstance, appris par cœur.

La lune s'est levée toute ronde. Sa clarté douce argente le fleuve que pas une vague ne ride, et fait pâler les lanternes vénitienes accrochées aux arbres. Des parfums indescriptibles flottent dans l'air calme.

Là-bas, au fond, dans le foyer de lumière, parmi les moustiques où il doit faire très chaud, les violons pleurent des valse ; et des ombres sveltes suspendues aux bras de leurs cavaliers, tournent toujours.

Sur la terrasse et sur le quai flottant, fumeurs et fumeuses causent bruyamment, d'autres savourent des glaces et des sorbets.

Sur le fleuve, vis-à-vis du club, serrés dans des embarcations rustiques, des familles de paysans regardent avec de grands yeux étonnés, sauter, fumer et manger tous ces beaux messieurs et toutes ces belles demoiselles.

Tandis que là-haut, la lune semble sourire de voir tous ces désœuvrés se fatiguer un peu, pour mieux se reposer le lendemain.

GUSTAVE COMTE.

## ESPOIR EN DIEU

Écoutons ce cri lamentable d'un poète qui a voulu vivre sans Dieu, et que son aveu serve de leçon à ceux qui cherchent à arracher la foi chrétienne du cœur de nos vaillantes populations :

*Si mon cœur fatigué d'un rêve qui l'obsède,  
A la réalité revient pour s'assouvir  
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,  
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.  
Aux jours même où parfois la pensée est impie  
On l'on voudrait nier pour cesser de douter,  
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie,  
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;*

*Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure,  
Assis à mes côtés m'appelleraient heureux ;  
Quand tous ces grands amants de l'antique nature  
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux ;  
Je leur dirais à tous : " Quoi que vous puissiez faire,  
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux ;  
Une immense espérance a traversé la terre ;  
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux."*

ALFRED DE MUSSET.